
Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

COMMISSION HISTORIQUE DE LA ROUMANIE

Chronique de l'expédition des Turcs en Morée

1715

Attribuée à Constantin Dioikétés et publiée par N. Iorga.
Bucarest 1913.

A LA LIBRAIRIE C. SFETEA, BUCAREST

Studii și Documente

Tomes XX et XXIII

Documents étrangers des archives de Königsberg, Danzig, Lemberg, München, Dresde, etc., concernant les pays roumains, publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction.

Prix : 15 fr.

par N. IORGA

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÎRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate: un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa

D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte

COMISIA ISTORICĂ A ROMÂNIEI

Cronica expediției Turcilor în Morea

1715

Atribuită lui Constantin Diichiti și publicată de N. Iorga.

București 1913:

Studii și Documente

Vol. XX și XXIII, Documente străine.

Vol. XXI și XXII, Documente interne.

Un volum: 15 lei.

de N. IORGA.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

† C. N. Sathas. — † N. Dobrescu. — Pârvau, Notes d'archéologie thrace. — Antipa : Delta du Danube. — Popa-Lisseanu : Dobrogea. — Serban : Rumâniens Agrarverhältnisse. — Voinescu : Art paysan. — Revue historique ottomane. — Grossmann : Österreichische Handelspolitik. — Iorga : Fondations en Orient, Renégats. — Thallóczy : Frangepani. — Cruautés bulgares. — Grothe : Albanien. — Mikoff : Calvaire d'un peuple. — Balş : Athos.

† C. N. Sathas.

M. C. N. Sathas vient de mourir. La Grèce perd sans doute un des plus actifs parmi ses érudits, le plus actif s'il n'y avait M. Şp. Lampros qui pouvait lui disputer ce titre.

Les travaux de Sathas sont nombreux : éditions de chroniques d'après de nouveaux manuscrits, d'épopées populaires, de documents concernant l'histoire de l'hellénisme à toutes les époques et dans toutes ses provinces. Rappelons l'importante contribution à l'histoire de l'île de Chypre au moyen-âge qu'il a donnée par la publication de la chronique de Georges Bustron presque à la même époque où M. R. de Mas Latrie faisait connaître au public les chroniques italiennes de Strambaldi, d'Amadi et de Florio Bustron. On sait que les pages de Léonce Machéras, si intéressantes aussi sous le rapport de la langue, ont été éditées ensuite par lui et par Emm. Miller.

La plupart des éditions de Sathas se trouvent dans sa *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, important recueil qui est devenu bien rare.

Sathas a passé quelques années à Venise, chargé de chercher dans les riches Archives de la République des pièces concernant l'histoire des pays grecs au moyen-âge, et surtout de ceux qui faisaient partie, dans le temps, des possessions vénitiennes. Il a pu donc mettre ensemble une collection très étendue, qui parut assez rapidement, sous le titre, double, de *Μνημεία τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας* et de „Monuments pour servir à l'histoire de la Grèce au moyen âge“.

Elle contient des pièces tirées des *Senato Secreta* à partir de l'année 1400, sans qu'on puisse savoir les motifs pour lesquels

l'éditeur a négligé de faire le même travail pour l'époque antérieure, au moins aussi intéressante. Les autres séries vénitiennes n'ont pas été dépouillées non plus,—et nous ne pensons pas seulement aux séries secondaires.

Une des parties les plus précieuses des „Monuments“ est celle, très étendue, qui contient les statuts des villes occupées pendant longtemps par les Vénitiens, Coron, Modon, etc. Il est impossible d'écrire l'histoire municipale ou même l'histoire sociale des régions grecques du Balcan sans recourir à ces textes qu'il faut rapprocher de ceux qu'on trouve dans l'„Histoire de Chypre“ de L. de Mas Latrie et dans le travail allemand de M. Gerland sur Patras.

Il ne faut pas oublier les chants populaires consacrés aux clephtes et stratiotes et les pièces vénitiennes qui les concernent. Toute une époque de la vie grecque au moyen-âge ressuscite grâce à la note historique contenue dans ces épopées simples.

Mentionnons enfin ce petit livre, rempli de faits nouveaux et parfois même d'idées nouvelles, qui est sa *Τουρκοκρατούμενη Ελλάδα*, un vrai trésor pour l'histoire des Grecs, surtout à partir du XVII-e siècle, bien que le manque d'un plan bien défini en rende l'emploi très difficile.

Juger Sathas d'après les exigences de la philologie moderne serait sans doute injuste. Son œuvre appartient à l'époque, digne cependant d'intérêt et d'estime, où de pareilles recherches servaient aussi à susciter et à nourrir la conscience des nations balcaniques.

N. Iorga.

* * *

† N. Dobrescu.

La science roumaine vient de perdre un de ses représentants les plus importants dans la génération plus jeune.

N. Dobrescu, professeur à la Faculté de Théologie de Bucarest, membre correspondant de l'Académie Roumaine, qui vient de mourir à l'âge de 40 ans, fut le fondateur, à l'Université, de la chaire d'histoire de l'Église roumaine, qu'il occupa jusqu'à ce qu'une grave maladie, malheureusement incurable, interrompit, au courant de l'automne passé, son enseignement sérieux et fécond.

Élève de M. C. J. Jireček, N. Dobrescu considérait les problèmes de la vie religieuse comme devant être traités en corrélation étroite avec ceux de la vie religieuse des Balcons, avec laquelle elle fut liée aussi bien par le caractère grec des premiers Métropolités de Valachie, venus de Vicina, dans la Dobrogea actuelle, que par les efforts du Patriarcat byzantin de retenir dans son obédience le Siège d'Argeş, transporté plus tard à Tirgovişte et à Bucarest, et celui de Suceava-Jassy, que par les liens hiérarchiques avec l'Église d'Okhrida et d'Ipek (en ce qui concerne les Roumains de Transylvanie) et, enfin, par la continuation dans les pays roumains, pendant des siècles, de la culture religieuse grecque et slave. Ses travaux sur la fondation des Métropolies roumaines, sur les premiers temps de la Métropole moldave devraient faire partie de la bibliothèque de quiconque s'occupe de l'histoire religieuse des Balcons. Il n'y a pas jusqu'à ses études sur l'Église roumaine de Transylvanie, qui avait aussi des Serbes parmi ses ouailles (tel Sabbas Brancovitsch, frère du „despote“ serbe, bien connu, Georges) et dont certains des évêques ont été consacrés à Ipek ou Peć, l'ancien siège du Patriarcat serbe, et jusqu'à son ouvrage sur l'histoire de l'Église roumaine de la Valachie autrichienne, ou Petite-Valachie, gouvernée par les Impériaux de 1716 à 1739 et soumise au Siège de Belgrade (sans oublier la colonisation des Bulgares catholiques de Kiprovatsch), qui n'aient pas un réel intérêt pour les historiens du Balcan. On devrait étudier aussi, à Constantinople, son histoire de l'Église roumaine au XIX-e siècle, à cause de ses conflits avec le Patriarcat écuménique, surtout à l'époque de la sécularisation des biens appartenant aux couvents dédiés sous le prince Alexandre Jean I-er Couza.

La mort a empêché le regretté Dobrescu de rédiger les nombreuses notes recueillies dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine et aux Archives de l'État sur le passé tout entier des Églises roumaines. Il aurait donné aussi une forme définitive aux leçons, pleines de choses nouvelles, qu'il faisait, avec une activité infatigable, à la Faculté de Théologie. ¹ N. Iorga.

* * *

¹ *Întemeierea Mitropoliilor*, Bucarest 1906. *Fragmente privitoare la Istoria Bisericii romine*, Budapest 1905. *Studii de istoria Bisericii romine contimpo-*

Notes d'archéologie thrace.

La première série des „Documents inédits ou peu connus“ concernant la Thrace, publiés par M. Georges Seure dans la *Revue Archéologique*, années 1911-1913, est tellement utile pour l'étude de cette contrée aux temps des Grecs, et surtout des Romains, qu'une édition à part de cette précieuse publication serait reçue avec reconnaissance par tous les savants qui s'intéressent à ces questions.

Dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, XV, M. Kazarow décrit huit monuments du Cavalier thrace, trouvés en Bulgarie.

Dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, année 1912, MM. Ad. Reinach et Ch. Picard publient d'intéressants monuments de la Chersonnèse thrace et M. G. Seure une riche collection d'antiquités thraces de la Propontide.

Dans la *Revue des Études anciennes*, 1912, nos. 3 et 4, M. Seure continue ses études sur le Cavalier thrace, en examinant quelques types exceptionnels de ces représentations sculpturales.

Dans les *Jahreshefte des Oesterr. Archäol. Instituts in Wien*, XV, 1, *Beiblatt*, M. Kazarow publié une très importante inscription grecque ayant rapport à l'histoire thrace, et M. Skorpil décrit la découverte d'un grand tombeau de Dionysopolis (Balçic), avec un grand nombre de menus objets en or, bronze, cuivre, fer, verre, terre cuite, os et pierre, d'époques très différentes, mais rassemblés à cet endroit dans la première moitié du III-e siècle apr. J. Chr. Comparer aussi l'inscription trouvée non loin du tombeau, mentionnant les ὑμνωδοὶ νεώτεροι de Dionysopolis.

Parmi les inscriptions publiées par M. Vulič dans les *Jahreshefte*, XV, 2, *Beiblatt*, p. 213 et suiv., il y en a aussi certaines, qui regardent la Thrace.

Le Bulletin épigraphique de P. Roussel dans la *Revue des études grecques*, XXVI, contient un paragraphe spécial pour la Thrace et l'Archipel thrace.

Dans les *Beiträge zur alten Geschichte (Klio)*, 1912, no. 2, M. v. Premerstein étudie à nouveau l'invasion des Costobokes dans l'Empire romain au temps de Marc-Aurèle. Article important; au troisième no. nous trouvons une étude de M. Kazarow sur le dieu gète Zal-moxis, qui devrait être lue avec intérêt: nous ne partageons

rane, Bucarest 1905. *Istoria Bisericii romine din Oltenia*, Bucarest 1906. *Contribuțiunile la istoria Bisericii romine în secolul al XV-lea*, Bucarest 1907 (tirage à part des „Convorbiri literare“.)

pas toutes les opinions de l'auteur, mais ses arguments méritent un examen attentif.

Dans la *Revue des études grecques*, XXV, M. Seure publie deux variantes thraces du type d'Artémis Chasseresse et, dans le volume XXVI, une étude très documentée sur les images thraces de Zeus Kéraunos: Ζβελσοῦρδος, Γεβελεΐζις, Ζαλμόξις. Dans la même revue, volume XXV, M. A. J. Reinach donne quelques notes intéressantes relatives au culte du Dionysos thrace. Dans la *Revue Archéologique*, 1913, 1, M. Kazarow publie encore quelques nouvelles inscriptions relatives à Zbelsourdos.

Le III-e tome du *Bulletin de la Société Archéologique Bulgare* contient de riches matériaux inédits concernant les antiquités thraces. A noter: B. Filow, „Monuments antiques au Musée National“ et „Bague d'or avec inscription en langue thrace“, — G. Kazarow, „Un nouveau bas-relief du Cavalier thrace“ et „Monuments antiques de Bulgarie (2-me article)“ — enfin les „nouvelles archéologiques“ par Filow, Kazarow, Popow, Stoïlow, et autres malheureusement rédigées seulement en bulgare. A propos de la bague d'or avec inscription en langue thrace, étudiée — mais non résolue — par M. Filow, nous aurions à ajouter ces remarques.

Voici d'abord l'inscription: ΠΟΛΙΣΤΕΝΕΑΣ/ΝΕΡΕΝΕΑ/ΤΙΛΤΕΑΝ ΗΣΚΟΑΡΑΖΕΑ/ΔΟΜΕΑΝ/ΤΙΛΕΖΥΠΠΑ/ΜΙ/ΗΕΡΑΖΗΑΤΑ. En considérant qu'avec les lettres ΗΣΚΟΑΡΑΖΕΑ nous pouvons reconstruire un nom thrace *Yiscar-azis* (voir les preuves à l'appui dans Tomaschek, II, 2, s. v.; pour la première partie du nom, l'inscription du C. I. L. VI 2386-a: *Aur(elius) Yiscar, d(omo) S[erd(ica)]*); e considérant que les lettres ΤΙΛΕΖΥΠΠΑ ne peuvent être prises qu'ensemble pour former un nom de localité analogue à *Burd-ipta*¹ (Tomaschek, *loc. cit.*, p. 61, la première partie du nom, *Tilez* ayant probablement des rapports avec des racines comme *Τιλσό* (o. c., p. 75), *τελις* (p. 73), ou *Tiriz-* et *Teriz-* des mots *Τίριζις*, *Τέρμιζοι* (*ibid.*, p. 90); considérant que les lettres qui restent entre les deux mots ci-dessus cités, ΔΟΜΕΑΝ, pourraient représenter un mot comme *domus*, *δóμος*, etc, — maison (c'est le

¹ Comparez les observations de Ch. Picard, dans la *Revue Archéologique*, 1912, II, p. 394 et suiv. et celles de P. Roussel, dans la *Revue des Études grecques*, XXVI, 1913, p. 465.

² Cf. aussi Βουρδέπτω (p. 61) et Ἄλαπτα (p. 54).

même mot en latin, grec, slave, sanscrit, vieux allemand et gaëlique); considérant enfin que les dernières lettres, HEPAZHATA, devraient cacher quelque nom comme $\text{Iep-}\alpha\text{-}\sigma\acute{\iota}\lambda\tau\alpha$ (cp. $\text{I}\acute{\epsilon}\rho\alpha\sigma\omicron\varsigma$, et $\Sigma\acute{\iota}\lambda\tau\alpha$, $\Sigma\iota\lambda\tau\iota\kappa\acute{\eta}$, dans Tomaszek, *loc. cit.*, note v),—nous croyons pouvoir — à titre d'hypothèse — résoudre l'inscription d'Ezérovó en ces parties organiques:

ΡΟΑΙΣΤΕΝΕΑΣ
 ΝΕΡΕΝΕΑ
 ΤΙΑΤΕΑΝ
 ΗΣΚΟΑΡΑΖΕΑ
 ΔΟΜΕΑΝ
 ΤΙΑΕΖΥΠΤΑ
 ΜΙ
 ΗΕΡΑΖΗΑΤΑ

Nous aurions alors à chercher dans tous ces mots thraces seulement ces deux idées: 1-o, le nom et la filiation du propriétaire de la bague et, 2-o, son lieu d'origine.

Dans le *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Arch. Instituts*, XXVIII, 1913, 3, le rapport de M. Filow sur les dernières découvertes archéologiques en Bulgarie et mon rapport sur les découvertes de Roumanie (autres que celles qui suivent ci-dessous) contiennent aussi de nouveaux documents sur la vie des Thraces.

Mes communications à l'Académie Roumaine (*Analele Academiei Române*, secția istorică, vol. XXXIV-XXXVI) contiennent un grand nombre de monuments figurés et d'inscriptions grecques et romaines ayant rapport aux Thraces de la Dacie et de la Scythie Mineure, qui furent trouvées par moi dans les fouilles d'Ulmetum et à l'occasion des recherches que j'ai faites ces dernières années dans la Valachie, la Moldavie et la Dobrogea. Toutes ces communications de documents inédits — publiés seulement dans ces Mémoires—sont suivies de résumés en français.

L'excellent ouvrage de M. Minns, *Scythians and Greeks* (voir ci-dessus, p. 36, la recension de M. Iorga) contient un paragraphe très clair et bien informé sur les Gètes de la Moldavie et de la Bessarabie. Sur les Καρπόδακκι , dont parle Zosime IV, 34, 6

dans ces régions, voir maintenant l'article de M. Kahrstedt, dans la *Prähistorische Zeitschrift*, IV, 1912.

Une bonne bibliographie thrace pour les années 1911-1913, dans le *Bulletin de la société archéologique bulgare*, tome III, 1913, 2.

Le livre de M. James S. Reid, *The Municipalities of the Roman Empire*, Cambridge 1913, qui contient aussi quelques détails sur l'organisation des pays thraces par les Romains, aura une récitation spéciale dans notre Bulletin.

V. Pârvan.

* * *

Dr. Gr. Antipa, *Citeva probleme științifice și economice privitoare la Delta Dunării* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“ XXXVI; une traduction allemande sera donnée dans le „Bulletin“ de l'Académie), Bucarest 1914.

Directeur du Musée de zoologie de Bucarest, membre de l'Académie Roumaine, M. Gr. Antipa, un des plus distingués ichthyologues contemporains, a occupé jusqu' en 1913 les fonctions de directeur des Pêcheries de l'État roumain, ce qui a favorisé essentiellement ses études, de longue date, concernant le Danube sous tous les rapports. Il avait déjà publié un gros travail, en roumain, sur „la région inondable du Danube“ et un autre en allemand intitulé „Biologie des Inundationsgebieten des unteren Donau und des Donau-Deltas“. Il donne maintenant au public, dans sa présente communication à l'Académie Roumaine, la nouvelle carte, tout à fait différente des travaux antérieurs, du delta danubien.

Une exposition de 75 pages l'accompagne. M. Antipa fixe le résultat de ses explorations dans ces termes: „Le delta du Danube, n'est pas, contrairement aux opinions émises jusqu'ici, et malgré son apparence, un vaste marais couvert de joncs; il est, au contraire, un lac énorme, profond de presque 2 mètres sous le niveau de la Mer, traversé dans toute les directions par plusieurs grandes digues, qui sont les *grinds*, et recouvert à la surface en grande partie par une épaisse couche mobile de joncs, nommée *plaur* ou *prundoiu*. Ce lac énorme représente l'ancien estuaire du Danube, qui a été fermé à sa confluence par

*

une longue barre d'origine marine, à laquelle se sont réunies successivement de nouvelles portions de mer, formées par d'autres barres, qui les ont transformées en lacs et les ont ajoutées au delta" (pp. 17-18).

M. Antipa constate que le delta, cédé à la Roumanie par le traité de Berlin, fut longtemps, grâce à son caractère inextricable, un abri pour les déserteurs et les criminels qui s'enfuyaient de la Bessarabie voisine, appartenant à la Russie. Il ne pénétra lui-même, en 1893, qu'en s'exposant à une attaque de la part de ces *outlaws*. Le service des pêcheries de l'État ne s'installa donc pas sans de grandes difficultés, et ses fonctionnaires méritent sans doute la qualification de „pionniers de la civilisation" que leur accorde, avec reconnaissance, leur ancien chef (p. 6). C'est aussi à leur zèle de chercheurs dévoués que M. Antipa doit les renseignements qui lui ont servi pour rédiger ses ouvrages scientifiques sur le delta.

Le delta contient 43.414 hectares de terre capable d'être employée pour l'agriculture et les pacages, mais, de cette surface, 31.184 seulement l'ont été jusqu'ici (p. 63). M. Antipa soutient que, par des travaux assez faciles, on pourrait obtenir une surface totale plus que double, en comptant les forêts et les dunes. Il propose d'y coloniser uniquement des pêcheurs, pour affirmer en même temps le nouveau caractère national de cette région, si intéressante. Il a raison d'affirmer que l'ancienne population, remplacée après 1800 seulement par les Lipovans russes, „vieux croyants", était roumaine, en relations politiques avec la principauté de Moldavie, à l'époque où des pêcheurs moldaves se rendaient maître de Lerici, à la bouche du Dniépr, qu'ils conservèrent quelque temps, malgré la protestation des Génois, auxquels appartenait la navigation dans la Mer-Noire (voy nos *Actes et fragments*, III, p. 32 et suiv.; année 1455). Il lui paraît possible de transformer ces terrains sauvages dans un centre de civilisation pareil à ceux que présentent les côtes de la Hollande (p. 70, note 2) et il cite à l'appui les lignes de E. de Sydow, écrites en 1856, lorsque le traité de Paris avait assigné provisoirement le delta à la Moldavie.

Il nous reste à signaler les utiles indications bibliographiques qui finissent ce travail.

* * *

N. Iorga.

G. Popa-Lisseanu, *Cetăți și orașe greco-romane în noul teritoriu al Dobrogei*, Bucarest 1914.

M. G. Popa-Lisseanu, auteur d'un travail sur la ville de Silistrie, s'occupe dans ce second ouvrage des monuments appartenant aux cités et villes du territoire annexé par la Roumanie en 1913. Quelques-unes de ses idées méritent d'être relevées, comme celle (pp. v-vi) que „le peuple grec, à l'époque de l'Empire romain, était hellénique seulement en ce qui concerne la langue, mais que sa culture était romaine et sa manière d'être celle des Romains, que, à l'exception de la langue, on pourrait dire que le peuple grec était un peuple romanique“. De même l'opinion que „l'unité culturelle gréco-romane“, évidente, devrait faire cesser des antagonismes, venus du côté grec, „qui apparaissent aujourd'hui comme un non-sens politique“ (*ibid.*).

Les considérations sur le rôle historique de la Dobrogea dans les conflits balkaniques (pp 10-11) méritent aussi d'être relevées.

Il est ensuite question, spécialement, des villes de Kranéa (Ecréné), Dionysopolis (Baltschik), Bizone (Kavarna) et Tirizis (Kaliakra), Durostorum et Transmarisca (Silistrie et Turtucaia), Abrittus et Zaldapa.

M. P.-L. reproduit aussi la belle inscription grecque de Krouni-Dionysopolis, qui mentionne les relations entre un bourgeois de cette ville et le roi dace Bourébista, dont il visita aussi le père, à Arcidava (pp. 24-26).

Quant à l'origine cumane des Găgăuți-Gavovtzi, généralement admise, il nous est bien difficile de l'admettre: la pénétration cumane dans les Balkans a suivi une toute autre voie que celle des bords de la Mer Noire. Baltschik est un mot turc, et non cuman (p. 34). Il faut comparer ces chrétiens parlant le turc avec ceux des Grecs d'Asie Mineure qui ont aussi sacrifié leur langue tout en conservant leur religion.

Il fallait aussi rappeler, en parlant de Kaliakra, la résidence dans cette citadelle de Dobrotici, le mercenaire et seigneur vassal de l'Empire qui donna son nom à la Dobroudsha (en turc: Dobroudsch-ili, pays de Dobrotici).

A la p. 48 il faut lire Saltyk-dede, et non „Saltukede“, le nom du santon enseveli à Babadag. Le nom turc de Kaliakra n'est pas „Celegra“ (p. 49), mais bien Guéliagra (bouroun, signifie cap).

Bagatour Bagainou, dont on a trouvé le nom à la suite des fouilles faites dans les environs du cap Chabla, est un des chefs des Bulgares touraniens à l'époque païenne: la tentative de M. P.-L. d'interpréter l'inscription dans un sens romain est inutile, car les noms des armes anciennes (*λοράκηα, κασιδηα*) se conservèrent aussi à l'époque byzantine.

Il est vrai que le nom turc de Silistrie s'est formé par la locution *εις την Δρίστραν* (cf. Stanchio, Stamboul, Stives, Stines, Stalimene, etc.).

En ce qui concerne Turtucaia-Toutrakan, il est faux que „jusqu'à l'époque de Michel-le-Brave les connaissances manquent sur la ville, devenue turque“. On a, au contraire, des notes extrêmement précieuses et très détaillées, pour l'année 1445, lorsque les vaisseaux des croisés vénitiens et pontificaux remontèrent le Danube à la recherche de l'armée hongroise, dans les „Chroniques“, si précieuses pour l'histoire du Danube roumain et bulgare, de Wavrin (éd. M-Ile Dupont, dans la collection de la „Société pour l'histoire de France“, et Hardy, dans celle du Maître des Rôles). Pour l'histoire de la ville au XVIII-e et XIX-e siècle, des erreurs auraient été évitées en recourant aux Mémoires du général Langeron (aussi dans la collection Iurmuzaki, *Suppl.* I, vol. III) et à notre *Geschichte des osmanischen Reiches*. Le nom de Toutrakan est dû certainement aux envahisseurs touraniens du VII-e siècle (cf. Astrakhan, etc.).

Pour Bazardschik, „petite ville“, il ne fallait pas citer l'hypothèse ridicule de Tomaschek que ce nom viendrait de Bessa-Para, nom d'une tribu thrace, et il ne fallait pas ajouter le rapprochement linguistique, inadmissible, de ce Bessa-Para et de Basarab, nom qui devint celui d'une dynastie roumaine (dont aussi le nom de la Bassarabie ou, pour les Russes, Bessarabie).

M. P.-L. a ajouté quelques pages sur les Roumains de Bulgarie tirées du „Fürstentum Bulgarien“ de M. Jireček.

L'ouvrage finit par une bonne carte de ce territoire.

N. Iorga.

*

Michael Serban de Cernest, *Rumänicns Agrarverhältnisse, Wirtschafts- und sozialpolitische Untersuchungen*, Berlin, Parey, 1914.

„Il est inéluctablement nécessaire d'employer sans retard tou-

tes les forces pour l'étude et la solution de cette question décisive (des relations agraires), si la Roumanie ne veut pas rester en arrière ou même succomber dans la concurrence des nations.“

Ces paroles d'un Roumain animé des meilleurs sentiments pour sa nation expriment la tendance même de l'important ouvrage que M. Michel Șerban de Cernestî, originaire de Transylvanie, consacre au problème rural en Roumanie. Il n'a pas voulu faire „un écrit de propagande ou de jubilé“, mais, bien au contraire, signaler tous les maux actuels et montrer, sans aucun scrupule d'opportunité, les solutions qui s'imposent. Il ne craint par d'être traité comme dénigrateur de sa nation et déclare que la faute des souffrances d'aujourd'hui ne doit pas être cherchée dans les défauts d'une race, bien douée, mais seulement dans un héritage fatal. Il voit que le remède ne peut être découvert que par l'étude sérieuse du caractère particulier de la maladie sociale qu'il s'agit de traiter. Quant à l'influence bienfaisante de l'Occident, ce n'est pas un don fait aux Roumains, mais bien une juste compensation pour les sacrifices par lesquels ils ont maintenu l'existence culturelle et politique de ces régions.

L'ouvrage consiste dans une partie consacrée au régime agraire, dans une seconde qui s'occupe du système d'exploitation et dans une troisième partie, qui contient les conclusions.

Les chiffres donnés par M. Șerban sont absolument authentiques, et il emploie une méthode strictement scientifique pour les interpréter. Il constate que la loi de 1864, qui reconnaissait au paysan le droit de propriété sur le terrain confié jusqu'alors à ses soins, ne lui a pas donné une étendue suffisante pour l'entretien de sa famille, que la possession de ce lopin de terre ne lui a pas été suffisamment garantie et que la formation d'un état moyen de propriété n'était pas prévue et favorisée par le législateur, sans compter le parcellement (pp. 5-6), par les conditions non réglementées du droit de succession. L'industrie et le commerce ne sont pas suffisamment développés et ils appartiennent en trop grande mesure aux étrangers, pour pouvoir employer le surplus de forces. Le cultivateur est contraint de s'adresser, pour vivre, au grand propriétaire voisin, dont il devient le fermier dans les conditions onéreuses que permettent ses besoins inexorables. Il faut ajouter que depuis quelque temps

surtout, le blé et le maïs seuls forment la production agricole du pays, destinée surtout à l'exportation, qui entretient les fortunes privées, aussi bien que les dépenses de l'État. M. Ş. constate l'absentéisme courant des propriétaires, représentés par des fermiers abusifs (1/3 Juifs) ou par des administrateurs improvisés, qui ne montrent pas plus d'humanité envers leurs subordonnés. Il y a mille moyens d'é luder les lois, en tant qu'elles sont favorables aux paysans.

Suit la critique de la législation de 1907, provoquée par les révoltes du mois de mars. L'auteur ne s'arrête pas plus longtemps pour constater les proportions dans lesquelles elle est appliquée, mais il porte un jugement sévère sur les considérations politiques qui en règlent l'application.

M. Ş. trouve des paroles élogieuses pour le crédit organisé par les paysans eux-mêmes dans les banques populaires (p. 23 et suiv.) et pour les „obşti“, communautés organisées pour le fermage seul, ainsi que pour les associations d'achat.

Une constatation importante est celle, faite à la p. 45, que, tandis qu' „en Allemagne la valeur du bétail employée dans l'exploitation agricole est deux fois aussi élevée que celle des moyens matériels de l'exploitation et la valeur du capital roulant d'une moitié plus élevée que celle du capital immobile, les conditions sont inverses en Roumanie“ (p. 45). La seule exploitation inhumaine du paysan rend possible le gain (p. 52). Un pareil système ne peut donc avoir aucun droit à l'existence (*ibid.*). En Valachie surtout, la plupart du bétail appartient au même facteur (pp. 59-59).

Sur les défants de la „raffinierte Raubwirtschaft“, que nous avons déjà qualifiée dans les conclusions de notre „Geschichte des rumänischen Volkes“, voy. p. 69 et suiv. Sur la dégénération du bétail et de la race chevaline, p. 78 et suiv.: l'auteur parle avec raison d'une „planmäßige Degenerierung“ (p. 81). „Les animaux mènent la vie sauvage (Naturleben), et nonobstant ils doivent fournir des services de culture“ (p. 85). Le nombre du bétail a diminué de la moitié depuis 1860 (p. 95). 4.350 paysans du rent affermer, en 1906, leur terre, n'ayant pas le bétail nécessaire à l'exploitation (p. 96). L'auteur recommande de refaire la race indigène, au lieu de se livrer à des vaines et coûteuses tentatives d'acclimatation (*ibid.*).

Sur l'instruction économique insuffisante du paysan, des réflexions justes aux pp. 100 et suiv. Sur la nécessité d'un état moyen, p. 113 et suiv.

Une riche bibliographie termine l'ouvrage. Nous ne connaissons pas un autre qui contienne dans les mêmes limites un aussi grand nombre de faits certains et d'idées justes sur le grand problème agraire en Roumanie.

N. Iorga.

*

I. Voinescu, *Monumente de artă țerânească din România*. Bucarest 1914.

Le contenu de cette publication est rendu ainsi qu'il suit dans la préface signée par l'auteur de ces lignes.

„M. Jean Voinescu m'a communiqué une collection de belles photographies de vieilles maisons, *koulés* et croix ou *troițe*, en me demandant d'écrire quelques mots d'introduction à ce sujet.

Je le fais avec plaisir : pour dire que, sans rechercher plus spécialement leur origine, ce qui nécessiterait d'assez longues explications, ce type d'habitations fortifiées, connu sous le nom de *culă*, type qui se rencontre exclusivement, je le crois, dans l'Olténie et les régions, correspondantes, de Serbie, n'a pas même d'une manière approximative l'importance historique, ni même artistique originale qu'on leur a accordée : leur nom est turc, *koulé*, et signifie *tour* : l'ancienne Turnu du Teleorman est ainsi mentionnée dans les actes ottomans, ce qui a contribué à créer et à maintenir des idées exagérées sur le rôle et l'importance qu'elles ont pu avoir.

De fait, sans nier l'intérêt que peuvent présenter certaines de leurs formes, les „koulés“ ne diffèrent pas essentiellement des demeures typiques des boïars, surtout dans les parties des montagnes, telles que les a décrites, dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle, le voyageur italien Sestini, et que, quelques dizaines d'années plus tard, Doussault les dessinait sous le nom de *maison de poste*. Le type de la première n'est que le type de la seconde, fortifiée. La partie située au-dessous de la balustrade du balcon (*cerdac*) est beaucoup plus élevée et percée d'étroites fenêtres servant de meurtrières. Les colonnes du balcon sont en maçonnerie; elles sont grosses et courtes, sans la grâce aérienne des poteaux en bois sculpté des maisons dont on n'avait pas besoin de faire des forteresses. C'est ici toute la différence.

Nous nous trouvons devant une adaptation à certaines nécessités de la vie. Je me hâte d'ajouter que nous n'avons pas fait nous-mêmes cette adaptation, mais que nous l'avons trouvée toute faite. Durant les années de notre autonomie précaire et de notre administration tout de même ordonnée, avaient lieu fréquemment des pillages accidentels de la part des maîtres turcs et les guerres turco-russes et turco-autrichiennes amenaient aussi nombre de dévastateurs dans le pays. Néanmoins il n'y avait pas, heureusement, un état permanent d'attaque et de défense.

C'était le cas dans les régions serbes d'au-delà du Danube. Là, toute maison se transformait en „koulé“, en château. Les territoires turcs sur les rives du Danube au XV^e et au XVI^e siècles nous les ont fait adopter, et spécialement en Olténie, où les boïars, grands et petits, se faisaient entre eux une guerre sans trêve ni merci.

Pour ce qui concerne les croix („troițe“), il faut les considérer comme des monuments à bon marché élevés par les fidèles qui n'avaient pas les moyens de témoigner leur foi en construisant une église. Au commencement il n'en fut pas, je le crois, ainsi. Dans les temps antérieurs à la fondation des Principautés, les églises de bois mêmes étaient fort rares, et c'est autour de croix pareilles que l'on célébrait tout le service divin. La croix remplaçait l'église, elle la résumait en ce qu'elle avait de plus caractéristique.

Le fait que, à l'époque des guerres et du refuge dans les forêts, nos Voévodes — ainsi que ce fut le cas pour Șerban Cantacuzène devant Vienne — élevaient de ces croix pour leur adresser leurs prières, ainsi que celles des boïars et de la Cour, rappelle ces conditions primitives.

M. J. Voinesco a fait œuvre utile en mettant à la disposition de tous ces documents qui pourront servir à la science. Pour le moment, je crois que nous en sommes encore à la phase du diletantisme. Il serait temps de passer à celle de la science, suivant les exemples qui nous sont donnés ailleurs, par le Gouvernement autrichien entre autres, qui a fait publier des photographies des maisons de paysans de Salzbourg et du Vorarlberg. Il faut reconnaître les types, chercher leur origine, classer les formes divergentes — quelques-unes si originales, comme celles

des Cartieni dans le district de Gorj. Une semblable collection doit se présenter ensuite au monde savant de l'étranger comme un matériel scientifique prêt à être utilisé, et il faut en répandre de toute manière la connaissance.

C'est seulement ainsi que l'on pourra déterminer notre place dans l'histoire de l'art et lui donner des limites précises. Et nous croyons que cette place aura son importance“.

N. Iorga.

*

Revue historique, publiée par l'Institut d'histoire ottomane, revue bimestrielle, 1912-1914, Constantinople.

Depuis deux ans paraît à Constantinople une „Revue historique“, dont le titre est donné aussi en français, mais dont les articles sont publiés exclusivement en langue turque, ce qui est bien flatteur pour l'orgueil, si facile à comprendre et à admettre, des Ottomans d'une nouvelle ère „nationaliste“, mais presque désastreux au point de vue de l'emploi, par les historiens qui s'occupent du passé de l'Empire et du monde dont il fait partie, de ces matériaux — dont la plupart n'ont été jamais traduits, ni même utilisés — et de ces études.

Les titres des no. 14-25 sont vraiment alléchants. Les noms des auteurs, Safvet-bey, Aarif-bey, Khalil-Edhem-bey, Ahmed-Tevhik-bey, Efdal-ud-din-bey, Ahmed-Refik-bey, Moussa-Kiazim-bey et Abdourrahman-Effendi, président de la commission à laquelle le nouveau régime de Constantinople a confié les études historiques, ne nous sont pas familiers (il y a même l'article d'un Bulgare, M. Stoïan Dschansisov, qui écrit sur „les Turcs dans la péninsule des Balcons“; no. 17), mais un grand intérêt, spécial ou général, s'attache à des études comme celles sur „la flotte ottomane dans la Mer Caspienne“ (no. 14), sur „le canal du Golfe d'Ismid à la Mer-Noire“, sur „la conquête de l'île de Minorque“, (no. 15), sur „les tombeaux des six premiers empereurs ottomans à Brousse“, sur „la seconde expédition de Vienne“ (celle de 1684; cf. l'article sur la lettre de Kara-Moustafa-Pacha aux habitants de Sopron“, dans le no. 15) (no. 16), sur les relations avec Raguse (no. 17), sur l'ambassade d'Ali de Morée (Morali-Ali) à Paris, sur les princes de Mentéché, comme fondateurs d'établissements de bienfaisance, sur le célèbre Pacha Bonneval ou Koumbaradschi-Bachi (maître des grenadiers) Ah-

med-Pacha, sur la Juive, si influente au XVI^e siècle, tante et protectrice du „Grand-Juif“, don José Nassi, duc de Naxos, dona Gracia Mendès (no. 18), sur le Mont-Athos et les lettres que la fameuse lady Montague (et non: „Montagut“) écrivit au commencement du XVIII^e siècle concernant la Turquie (no. 19), sur les contestations contre le titre impérial du César allemand, sur l'ambassade d' Esséid-Ali-Effendi à Paris, sur l'île de Thasos et sur la prise de Constantinople, d'après une source ottomane non utilisée encore (nos. 20-21), sur la mort de Sélim I^{er} (no. 22) et sur le prince Dschem fuyard en Occident (no. 23), sur la capitulation de Péra (no. 25). On est vainement tenté — si on n'a pas l'avantage de connaître le turc, — de savoir ce que contiennent les pièces concernant les Grand-Caramans, les documents relatifs à la conquête de l'île de Chypre.

Un résumé français des articles et la traduction complète des sources est une vraie nécessité scientifique. Abdourrahman-Effendi et ses actifs collaborateurs ne devraient pas se refuser à faire cette concession au public qui n'est pas initié dans la connaissance des langues orientales. Ce serait rendre aussi un service, un grand service à la Turquie, dont l'intérêt n'est pas certainement de garder, dans ce domaine au moins, les murs d'isolement.

N. Iorga.

*

Henryk Grossmann, *Österreichische Handelspolitik mit Bezug auf Galizien in der Reformperiode, 1772-1790*, Vienne 1914 („Studien zur Sozial-, Wirtschafts- und Verwaltungsgeschichte hggb. von dr. Karl Grünberg“, cahier X).

Le chapitre qui intéresse la péninsule des Balcans dans cet ouvrage très étendu et très solide, qui emploie un grand nombre de sources, même inédites, est le chapitre II, p. 423 et suiv. Il traite des relations de commerce avec la Turquie après l'acquisition de la Galicie (au mois d'avril 1775 on décidait de négocier avec la Porte pour établir „un commerce utile par le moyen du Danube dans la Mer-Noire et les pays turcs“; p. 427). Une entente avec le Gouvernement russe était préparée en 1774 (pp. 428-429). Mention de la société Baron Fries, Zewarovich et Comp., qui obtint, trois ans plus tard, un „octroi“ pour la navigation sur le Danube, sans pouvoir en tirer profit (*ibid.*). On con-

naissait déjà (cf. nos *Studii istorice asupra Chilieî și Cetății-Albe*, p. 379) le privilège obtenu en 1787 par le marchand Brighenti, chargé d'établir „une diligence sur le Danube“ (p. 429, note 3). Projet d'un commerce de blé sur le Dniester, p. 430 (une proposition du même genre, faite à l'époque polonaise, par des Italiens, dans nos *Acte și fragmente*, I, p. 14). Un comte Chotek recommandait dans son rapport à la Chancellerie impériale l'exportation galicienne vers la Mer Noire (des attaques contre les princes de Moldavie, qui, chargés par les Turcs de lourdes charges et contraints à épargner leurs propres sujets, s'en vengent sur les marchands étrangers, p. 430, note 1, année 1780). Deux Juifs, les frères Israël et Moïse Hörne, s'offraient à ce moment à fonder une compagnie de navigation pour exporter les produits galiciens (le tabac aussi) par la voie du Dniester et aussi par celle du Pruth (pp. 430-431). Un comte autrichien voulait envoyer en 1782 des objets en toile à Constantinople, et un de ses vaisseaux fit naufrage à Anchiale (pp. 432-433). Une décision de l'année 1784 avait en vue néanmoins la même voie du Dniester et aussi le même commerce de toile (p. 435): le prince de Nassau-Siegen voulait envoyer des grains et du bois de ses biens à Akkerman (Cetatea-Albă) (p. 436). L'abbé Caspari devait surveiller comme ingénieur les travaux à accomplir (1786), et il nous a laissé une carte de ce fleuve. Le comte Dzieduszicki entreprit (après Schulz, 1782) un voyage d'exploration et demanda à son tour un privilège pour la nouvelle voie de commerce; ses vaisseaux auraient navigué ensuite, non seulement sur la Mer Noire, mais aussi en Méditerranée (p. 437, note 3). Pour la régularisation du fleuve, quelques notes aux pages 438-339, mais l'auteur nous promet un exposé détaillé pour la seconde partie de son ouvrage (voy. p. 436, note 3). Ces tentatives furent interrompue par la guerre qui éclata, en 1788, entre les Autrichiens et les Russes, d'un côté, et les Turcs, de l'autre. Pour les Juifs de Brody, qui achetaient en Moldavie des peaux de lièvre, p. 85 et suiv., 265 et suiv. Sur l'exportation du bétail moldave vers l'Occident, p. 290.

N. Iorga.

*

N. Iorga, *Fundațiunile religioase ale Domnilor români în Orient*, Bucarest 1914 (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVI; édition française dans le „Bulletin de l'Académie Roumaine“).

Il s'agit des monastères de Thessalie, auxquels, à partir de Neagoe Basarab, au commencement du XVI^e siècle, les princes roumains, et surtout ceux de Valachie, accordèrent un large appui. Du reste, les célèbres Météora furent bâties au XIV^e siècle, par des moines venus du Mont Athos et en pays „valaque“, de même que les grandes maisons de l'Olténie roumaine, les fondations du „pope“ Nicodème, Vodița et Tismana. Une légende prétend que le skite Butoiu, dans le district de Dîmbovița, fut dédié à ces monastères de Thessalie dès le XIV^e siècle, sous le prince Vladislav de Valachie, mais il est question d'un de ses successeurs homonymes. La Vie de Neagoe, rédigée par Gabriel, prote de l'Athos, mentionne ses bâtisses thessaliennes, qui sont énumérées ensuite en détail dans une lettre adressée par les Pères à Mihnea, successeur de Neagoe à la fin du XVI^e siècle.

Il est question aussi du riche couvent de Golgota, en Valachie, dédié à la „Grande Lavre“ des Météora, et de celui de Bucovăț, appartenant à la maison de S. Barlaam. Le boïar Ienăchiță Văcărescu, rénovateur de la poésie roumaine, faisait, en 1797, un don au monastère de Douchko ou Doussiko, qui avait en Valachie le couvent de Nucetu, bâti avant l'année 1500, et l'église de Bradu, dans la ville de Buzău. Suivent quelques notes sur les monastères de Treskovitza et Orehcova, que Neagoe n'oublia pas dans ses largesses.

On trouvera dans ce mémoire deux documents inédits: celui, d'une forme douteuse, par lequel Radu Mihnea confie aux moines de la Transfiguration, des Météores, Golgota, mentionnée ci-dessus (en grec), et un autre, daté de 1732, par lequel Constantin Mavrocordato accorde un revenu au monastère de Douchko, eu égard à la vertu spéciale qu'avait la tête de St. Bessarion, conservée dans ce couvent, d'éloigner la peste. Ce privilège des moines fut souvent renouvelé à l'époque des Phanariotes: les documents originaux sont conservés aux Archives de l'État à Bucarest. H.

*

N. Iorga, *Renegații în trecutul țerilor noastre și al neamului românesc*, Bucarest 1914 (extrait des „Mémoires de l'Académie Roumaine; résumé français dans le „Bulletin de l'Académie Roumaine“).

Outre des renseignements sur les renégats roumains de Transylvanie et de Hongrie, ce mémoire s'occupe des Roumains qui

embrassèrent la nouvelle foi de l'Islam. Leur nombre est très restreint. Élie, prince de Moldavie, fils de Pierre Rareș, en 1551 (il devint beg de Silistrie), un autre fils de Rareș, Constantin, mort à Constantinople avant la cérémonie de la circoncision, à peu près à la même époque; Mihnea, dit „le Turc“, prince de Valachie à deux reprises, qui renia pour sauver sa vie en 1591 et obtint le gouvernement de Nicopolis et de Silistrie, et enfin le prétendant, contemporain, Bogdan Sasul, qui échoua comme gouverneur de province en Asie. Sans compter les deux fils mineurs d'Élisabeth Movilă, prisonnière des Turcs et mariée par force à un Aga : Alexandre et Bogdan. Parmi les boïars, on a au XVI-e siècle le Moldave Sinan-Tschélébi, chargé plus tard d'une mission dans son propre pays, puis, deux siècles plus tard, le Valaque Thomas Cozliceanu, apparenté aux Cantacuzène, qui était nommé par les Turcs Mehmed-Boïarzadeh („fils de boïar“). Les renégats devaient rompre leurs liens de famille et vendre leurs biens.

Une annexe donne le fac-similé de la lettre des boïars valaques partisans du prince Radu Șerban, au commencement du XVII-e siècle, qui accusent le prince Radu, fils de Mihnea le renégat, d'amener dans le pays ses frères et sœurs nés dans un sérail et de préparer un changement de religion que les auteurs de la lettre déclarent abhorrer. L.

*

Ludwig von Thallóczy, *Die geschichtliche Bedeutung der Familie Frangepan* (dans l'„Ungarische Rundschau“, 1914).

Le passage qui intéresse l'historien des peuples balcaniques est celui (pp. 272-275) qui concerne l'élément valaque soumis aux Frangepani, les „Valaques de Croatie“, les „Valaques de Bosnie“, ceux de Herzégovine, de Raguse et de Serbie. Les sujets des Frangepani habitaient l'île de Veglia, Ostrovica et Lika: il est certain que, au XV-e siècle encore, les „nomades ylyrici, quos Valachos vulgo dicunt“, n'étaient pas seulement des pâtres ayant gardé seulement le nom de Roumains („Olakones“), mais bien des Roumains parlant leur ancienne langue. Ils formaient des „catouns“ et étaient gouvernés par des „catounars“; certains parmi ces chefs obtiennent plus tard le titre de Voévodes.

Une autre partie intéressante de ce travail est celle qui con-

cerne les relations de Jean Hunyady comme chef des croisés avec Étienne Frangepan et le voyage de ce dernier à Naples pour servir les intérêts politiques du gouverneur de Hongrie. Hunyady offrait en 1447 au roi Alphonse une armée de 32.000 hommes, sans compter 10.000 Roumains (p. 280), pour rétablir l'Empire d'Orient. Il se déclare prêt à conduire le roi sur ses vaisseaux, avec 4-6.000 soldats, et à lui livrer les châteaux de Transylvanie, Temesvár, Bude elle-même. Le fils aîné du gouverneur servirait comme ôtage à la Cour de Naples. En échange, le roi acceptait de financer l'expédition, qui devait commencer le lendemain de la Saint-Georges de l'année 1448. Il lui fut cependant impossible de tenir sa promesse.

N. Iorga.

*

Les cruautés bulgares en Macédoine Orientale et en Thrace, 1912-1913, taits, rapports, documents, témoignages officiels, Athènes 1914.

Encore un lourd dossier qui vient s'ajouter au triste procès entre les nations balcaniques au sujet des horreurs commises pendant la seconde guerre, de 1913.

On y retrouvera les préjugés qu'on pouvait attendre. Voy., par exemple, les „slavophones“ — pour ne pas dire tout simplement: Bulgares (la définition grecque est: „Grecs parlant la langue bulgare ou une langue analogue“) — à la p. 15.

Puisqu'on s'adresse cependant aux historiens aussi, ils y trouveront des actes officiels de nature à les intéresser: des télégrammes du Roi Constantin (pp. 18-23), les adresses grecques au Tzar et au clergé russe (pp. 24-6), des rapports de la part des envoyés du „Times“ et du „Temps“, (pp. 27-28 et suiv.), le récit du massacre du Métropolite de Méléniko (p. 57 et suiv.). On regrettera la perte de la Métropole de Serrès, datant du XIV-e siècle (voy. les clichés aux pp. 115, 158, 161), et on remerciera M. P. N. Papagéorgiou de nous en avoir donné une description dans la „Byzantinische Zeitschrift“, III. I.

*

Hugo Grothe, *Das albanische Problem, Politisches und Wirtschaftliches*, Halle a. d. S. 1914.

Der deutsche Geograph, welcher schon einigemal die Balkan-

halbinsel und den Orient bereist und viele interessanten Werke über die orientalischen Fragen geschrieben hat, gibt jetzt eine ausführliche Broschüre über das albanische Problem heraus.

Sie setzt sich aus vier Kapiteln zusammen: 1. Albanien im Gesichtsfeld äusserer und innerer Politik. 2. Zur Psychologie des neuen Albanien. 3. Die Verfassung und ihre Grundlinien. 4. Albanien als Wirtschaftsgebiet.

Hugo Grothe wollte dem deutschen Publikum eine übersichtliche Auslegung des albanischen Problems geben, weil er meint dass die Deutschen auch an Albanien Interesse haben können; er verlangt sogar eine „*Deutsch-Albanische Vereinigung*“, die „ohne Zweifel berufen wäre, der Entwicklung der geistigen und wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Deutschland und Albanien und der Verbreitung des gegenseitigen Verständnisses, von Land und Volk die geeignete Anregung und Triebkraft zu geben“.

Im Ganzen, giebt das Werk einer optimistischen Meinung über die Eigenschaften des albanischen Volkes und seiner Zukunft Ausdruck.

Alex. Cusin.

*

D. Mikoff, *Le calvaire d'un peuple* (à propos de l'anniversaire de la guerre entre les alliés), Sofia 1914.

Âpre brochure de polémique contre les Serbes au moment de l'anniversaire de la paix de Bucarest. Nous nous bornons à signaler ce document bulgare, comme nous le ferions pour ceux qui lui sont opposés de l'autre côté (voy. p. 142). Notre publication n'a pas de but politique, mais elle croit devoir signaler les pièces que les deux parties présentent à l'opinion publique européenne dans ce long et triste procès.

La citation du manifeste du roi Charles à la page 43 est fausse. Aux pp. 59-61 récit d'un Bulgare de Guerman (district de Démir-Hissar) sur le traitement de ses conationaux par les troupes grecques. Il faudra répondre à cet acte d'accusation (viols, massacres, incendies).

Et la série recommencera, de l'autre côté...

I.

*

G. Balș, *Notiță despre arhitectura Sfîntului Munte* (forme le fasciule 21, année VI, du „Bulletin de la commission des monuments historiques“; Bucarest 1912).

Cette description des monastères du Mont-Athos par un architecte, M. Balş, donne un très grand nombre de reproductions artistiques, dont la plupart font partie de la collection de l'auteur lui-même. C'est un des plus beaux albums concernant la „Sainte Montagne“. Les observations techniques de M. B. sont très judicieuses. Plusieurs pages contiennent des plans d'une exécution très soignée.

Une édition française de cet ouvrage serait sans doute bienvenue. I.

*

Landemont, *L'élan d'un peuple : la Bulgarie jusqu'au traité de Londres, 1861-1913*, Paris 1914.

Ce n'est qu'une vaste compilation, destinée à faire ressortir les qualités, du reste très réelles, de la nation bulgare et de son Souverain. Ceux qui désirent s'initier à l'histoire contemporaine de la Bulgarie la consulteront avec fruit.

A signaler le grand nombre d'actes officiels qui sont reproduits en entier par l'auteur. N. I.

*

C. Jireček, *Die Lage und Vergangenheit der Stadt Durazzo in Albanien* (dans l'„Ungarische Rundschau“, avril 1914; traduction, augmentée, par l'auteur, d'un article publié dans le „Glasnik“ de Belgrade, II, 2, année 1913, pp. 182-191).

M. Jireček donne dans ces dix pages tout ce qui peut intéresser le grand public concernant la ville de Durazzo.

Mention du monastère grec de la Panagia d'Apollonia et du village de Poiani, habité par des Aroumains soumis aux moines (p. 388). Le nom de Balta donné, au XV-e siècle, à la lagune voisine est dû aussi aux pâtres aroumains qui menaient leurs troupeaux jusqu'au rivage de la mer (balta=roum. *palus*). Des bourgeois slaves (un Succoterno, Suhitrn, p. 394).

Ces quelques pages sont tirées de cette géographie historique de la Péninsule des Balkans que M. Jireček prépare depuis de longues années. La rédaction de cette grande œuvre, qu'il est, sans doute, le seul à pouvoir nous donner, serait un des plus grands services rendus à la connaissance de la Péninsule et du Sud-Est de l'Europe entier. Nous en souhaitons vivement la publication. N. Iorga.